

## Vidéo Pravda

Marc Mercier

---

Numéro 157, mai-juin-juillet 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66893ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mercier, M. (2012). Vidéo Pravda. *24 images*, (157), 54–55.

# VIDÉO PRAVDA

par Marc Mercier

LES CINÉPHILES CONNAISSENT LE TERME KINO PRAVDA (CINÉ-VÉRITÉ, EN RUSSE) EMPLOYÉ par Dziga Vertov, Elizaveta Svilova et Mikhail Kaufman (dans les années 1920) pour désigner une pratique cinématographique (arrêt sur image, contrechamp, accéléré, ralenti...) permettant à la caméra (le «ciné-œil») de saisir des pans de la réalité inaccessible au seul œil humain.

Aujourd'hui, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, des artistes utilisent comme machine de vision (caméra) un appareil dont la fonction initiale est la transmission de la voix: le téléphone cellulaire. Cette «vidéo oreille» permettant tout comme la caméra vertovienne de «saisir la vie à l'improviste» peut-elle aussi révéler des vérités cachées?

Cette question m'est apparue en découvrant la vidéo *...M'vois-tu?* (7 min. 44 s, 2007) de la Québécoise Chantal Dupont qui nous embarque pour une balade sur le lac du parc La Fontaine à Montréal. Le protagoniste est un téléphone cellulaire qui a rendez-vous avec un inconnu vêtu de bleu et portant des lunettes. Aucune indication n'est donnée qui permettrait à l'individu en bleu de reconnaître la «vidéo oreille» naviguant (sur l'onde), scrutant, cherchant... Anonymat de la machine. Elle ne se signale que quand on la sonne. Beaucoup de sonneries se ressemblent. À la fin de ce périple (entre canards et pigeons, entre arbres et douce lumière filtrée), c'est l'échec, l'échouage, le renversement, l'immersion sous l'eau. Plouf. Le regard (on aurait presque envie de dire «du sourd») devient aveugle. Il appelle au secours: «Hé! Où es-tu rendu? M'vois-tu? Hé, j'te vois

pas...». Pas vu, mais pris dans le néant: la dernière image est noire.

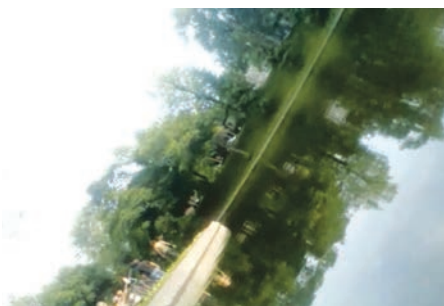
Je trouve cette vidéo admirable et, comme souvent dans la création québécoise, une apparente légèreté de ton nous renvoie vers des questionnements profonds. La chute, qui correspond ici au renversement «dramatique» de l'embarcation du téléphone à la fin du film (alors que la quasi-totalité de la vidéo n'est qu'une banale promenade au fil de l'eau), entraîne le spectateur dans un basculement émotionnel redoutable. Il est témoin d'une noyade, d'un ultime appel au secours auquel il ne peut pas répondre car la communication est brutalement interrompue. Vous me direz, il ne s'agit somme toute que de la mort d'un vulgaire objet de consommation absolument remplaçable. Certes, mais avez-vous déjà vu un objet prendre rendez-vous avec quelqu'un? Oui, cela arrive tous les jours. Nous prenons régulièrement rendez-vous avec une voix émise par un téléphone, parfois sans la connaître.

Le développement des moyens de communication et leur démocratisation ont paradoxalement pour conséquence un accroissement de l'anonymat et de la solitude.

En suivant la promenade du téléphone mobile en quête de son rendez-vous bleu, nous apercevons (pris dans l'objectif) une certaine quantité de badauds qui n'ont pas

demandé à être ainsi filmés. Nous pouvons imaginer facilement qu'au même moment, dans ce parc montréalais, mais aussi (pourquoi pas) sur l'ensemble de la planète, une quantité industrielle d'appareils similaires exécutent la même action.

Cette situation, qui n'a plus rien de fictif en 2012, renvoie à celle décrite (cette fois-ci tout à fait fictionnelle, donc *pré-voyante*) par Fritz Lang en 1960 dans *Le diabolique Docteur Mabuse* (son dernier film) dont la traduction littérale du titre original allemand, *Die 1000 Augen des Dr. Mabuse* explicitera bien mieux ce à quoi je fais allusion: *Les mille yeux du docteur Mabuse*. La surveillance est au cœur du propos de ce film. Il s'agit presque du testament de Lang. Réalisé en Allemagne après une longue carrière américaine, c'est un retour aux sources et une synthèse de tout ce que le cinéaste a appris du monde des images. Tout dans ce film n'est qu'un éclairage acide sur la tromperie, le mensonge, la duplicité généralisée. Le critique belge Philippe Dubois en fait une très bonne analyse dans un texte («Le regard aveugle») paru dans la revue *Hors cadre* (n° 6) en 1988. Le monde est ici réduit à un hôtel («Luxor») placé sous un régime de haute surveillance. Tous les espaces sont truffés de caméras et de micros dissimulés (et parfois même de miroirs sans tain), reliés



à une régie vidéo de contrôle à quatre écrans et commutateur d'images.

Il s'agit bien entendu d'une application (adaptée aux moyens technologiques modernes) du *Panopticon* de Jeremy Bentham qui permet de voir sans être vu. Celui qui voit détient le pouvoir absolu. Le génie maléfique de Bentham est d'avoir conçu une architecture permettant de tout surveiller depuis un seul point. Peu importe qu'il y ait ou non un surveillant qui regarde depuis ce point, qu'il y ait ou non une personne qui scrute les images des écrans de contrôle, l'essentiel est que chacun ait compris qu'il est susceptible d'être vu à tout moment.

Habituellement, quand on évoque le panoptique de Bentham, on pense aux architectures des prisons construites au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais si l'on se réfère aux écrits du philosophe, on se rend compte que le projet est beaucoup plus terrifiant. Il imaginait une application de son invention à toutes les institutions (écoles, hôpitaux, etc.), pour ensuite l'étendre à l'ensemble de la cité.

Ce que ni Bentham ni Lang n'ont envisagé, c'est qu'un jour les « mille yeux » du docteur Mabuse ne seraient plus nécessairement commandés par un seul homme, mais gérés par l'ensemble des citoyens (et sujets) de la planète. Nous vivons l'époque de la décentralisation de la surveillance. Chacun surveille les autres. Toutes les images que nous enregistrons sur nos téléphones cellulaires (ils portent bien leur nom : *benthamique*) sont susceptibles d'être récupérées par les services de police (en cas de force majeure dans une démocratie, mais nous savons combien cette notion est élastique). Nous sommes en permanence sur « table d'écoute » et de visionnage cellulaire.

\* \* \*

En 1931, Fernand Léger raconte (dans un texte intitulé « Une terrible invention à faire du vrai ») le rêve d'un film de vingt-quatre

heures où un couple serait continuellement filmé. Il termine sa description par ces mots : « Je pense que ce serait une chose tellement terrible que le monde fuirait épouvanté, en appelant au secours, comme devant une catastrophe mondiale ».

*« Ce que ni Bentham  
ni Lang n'ont envisagé,  
c'est qu'un jour les  
« mille yeux » du docteur  
Mabuse ne seraient  
plus nécessairement  
commandés par un seul  
homme, mais gérés par  
l'ensemble des citoyens  
(et sujets) de la planète. »*

C'est ce « Au secours ! » que j'ai entendu à la fin de la vidéo de Chantal Dupont, avant la « catastrophe mondiale » qui risque bien de devenir réalité.

Je relève aussi le mot lâché par Léger dans le titre de son récit : le « vrai ». Et nous voici revenus à mon propos en début de ce texte, « Vidéo Pravda » (Vidéo Vérité). Cette vérité virtuellement saisissable à l'improviste par nos « vidéos oreille » est-elle irrémédiablement le fruit d'une *terrible invention* ? Cette vérité aura-t-elle le même sort que le mot Pravda quand il fut accaparé par le quotidien officiel de l'État stalinien, c'est-à-dire de signifier exactement le contraire de ce qu'il dit : la vérité-mensonge au service de la raison d'État ?

Encore une fois, la réponse est contenue dans *...M'vois-tu ?* Chantal Dupont utilise cette « terrible invention » pour la penser, pour nous la donner à penser, à éprouver. Elle rejoint peut-être en cela la « vraie » spécificité de la vidéo : penser les images. Les penser

comment ? En les expérimentant. J'emploie ici le mot « expérience » dans son sens le plus authentique : s'engager dans une situation inédite, se mettre à l'épreuve à partir d'une incertitude de résultats, s'essayer à quelque chose pour tenter de comprendre intellectuellement et physiquement, se risquer à quelque chose... Le travail artistique ne devrait être rien d'autre. Une expérience réussie est un événement qui nous change.

À qui s'adresse Chantal Dupont quand elle dit *...M'vois-tu ?* – Aux images !

C'est un cri.

\* \* \*

Un autre cri, ce manifeste singulier de Michaël La Chance (de Chicoutimi) qui vient tout juste de paraître aux Éditions Intervention : *La disparition des abeilles et des glaciers : appel pour un moratoire poétique et réflexion sur la minorité créatrice, la saturation des images et la plasticité de l'écriture*. Nos corps et nos esprits vivent sous occupation des nouvelles machines de vision. Nous vivons par procuration dans un monde dématérialisé où plus rien n'échappe au spectacle. Nous sommes en manque d'expériences *réellement vécues*, diraient les situationnistes. Mais Michaël La Chance ne cède pas. Il rejoint le poète Ezra Pound pour qui il nous faut tenir simultanément deux positions : être récepteur d'informations provenant de l'extérieur, et émetteur d'une « certaine force fluide qui se libère du circonstanciel, concevant et non pas seulement réfléchissant et observant ».

Réinventer les bases d'une communauté qui, comme Hölderlin, imagine encore possible d'habiter poétiquement le monde. Il y a urgence : bientôt les abeilles disparaîtront, les glaciers se liquéfieront. Il sera trop tard pour écrire encore des poèmes et faire des films.

« Un homme à la mer lève un bras, crie : *Au secours !* Et l'écho lui répond : *Qu'entendez-vous par là ?* » (Jules Supervielle)

*...M'vois-tu ?* 

